



Nationalisme arabe ou géopolitique du Coran

Mémoire de géopolitique
présenté par
Le Chef de bataillon
Philippe PETREL
Collège Interarmées de Défense
7^e promotion (1999-2000)
Division Internationale/Groupe A1

FICHE de PRESENTATION du MEMOIRE de GEOPOLITIQUE du CBA PETREL

1. PROPOSITION DE TITRE : **Nationalisme arabe ou géopolitique du Coran**
2. Auteur : CBA (Terre) Philippe PETREL.
3. Dates de rédaction : Octobre 1999 – Janvier 2000.
4. Division/ Groupe : Division A/ Groupe A1.
5. Nature du travail : Mémoire de géopolitique.
6. Synthèse du document : Le nationalisme arabe et ses dérivés ont été prégnants notamment pendant les années 70. L'objet de ce mémoire est de donner « quelques clés de lecture » permettant de comprendre pourquoi, derrière les mots, la réalité de ce nationalisme n'est ni à la hauteur des espoirs soulevés ni capable de créer une quelconque unité.
7. Mots clés : Nationalisme arabe, panarabisme, panislamisme, islam politique, laïcité, solidarités communautaires, nassérisme, écoles coraniques, réalités territoriales.

SOMMAIRE

1- Introduction

2- Le nationalisme arabe : une lente maturation historique et un communautarisme religieux

2-1 Les bases du développement

- a) *L'intervention des puissances occidentales*
- b) *Maturation d'un mouvement culturel*

2-2 Elites nationales et expériences nationalistes: Baasisme, Nassérisme et l'expérience de la République arabe unie

- a) *Baasisme : résurrection arabe ou révolution nationale ?*
- b) *Panarabisme ou tentative de leadership à l'égyptienne ?*

2-3 L'affirmation de patriotismes locaux : les assauts du nationalisme palestinien

3- Les nouvelles formes du nationalisme arabe : les combats fédérateurs du monde arabe

3-1 Le sionisme : catalyseur du credo nationaliste arabe.

3-2 Le socialisme arabe : une idéologie sous contrainte religieuse.

3-3 Nationalisme et « politique de terreur »

4- Panarabisme, islam politique : l'instrumentalisation de la religion et le refus des réalités territoriales sonnent le glas du nationalisme arabe

4-1 Le Panarabisme ou l'impasse d'une laïcité militante

- a) *Saddam Hussein : L'échec du dernier tenant d'une « idéologie panarabe »*
- b) *Quel après panarabisme ? Union économique ou regroupement régional*

4-2 Islam politique au service du rêve unitaire

- a) *L'Islam, bloc idéologico-politique*
- b) *Pérennité du Panislamisme – Jâmi` a 'islâmiyya- ?*
- c) *La stratégie des Etats : frein puissant à la réalisation d'un Islam*

politique.

4-3 L'Islamisme - relais de l'arabisme : un changement en trompe-l'œil ?

CONCLUSION :	25
ANNEXE 1 : Tentatives d'unifications précoces dans le monde arabe	26
ANNEXE 2 : Répertoire des mouvements arabes à vocation nationaliste	27
ANNEXE 3 : Principes fondamentaux de l'Islam	28
ANNEXE 4 : Sources bibliographiques	29

<p>Nationalisme arabe ou « géopolitique du Coran »</p>
--

Introduction

« IL nous faut affirmer que les Syriens, les Irakiens, les Libanais, les Jordaniens, les Hedjaziens, les Yéménites appartiennent tous à une seule nation, la nation arabe »
Sati Husri¹.

Pour autant, cette déclaration si prometteuse n'a malheureusement pas donné tous les espoirs escomptés. Ainsi, au Proche et Moyen-Orient, on ne croit plus guère à un vaste Etat panarabe unifié « du Golfe à l'Atlantique ». Les Etats et populations ont d'ores et déjà constaté l'échec global des expériences du panarabisme, plus communément appelé « Nationalisme arabe » - *Qawmiyya Wataniyya* -. Pourquoi ? Quelle grille de lecture simple est-il possible de donner ? Quelle est la particularité du Nationalisme arabe, et d'abord pourquoi parle-t-on de nationalisme arabe ? Qu'entend-on par le terme arabisme – *Uruba* - ?

Tout porte à croire en réalité que le monde arabe n'a pas réussi à produire un grand homme susceptible de fédérer la majorité des arabes. Le panarabisme ne concernant qu'une mince couche politique à l'inverse de l'unité allemande de Bismarck ou italienne de Garibaldi, il n'a jamais su se poser en grand dessein messianique. L'Islam étant la force principale qui donne sa puissance à la nationalité arabe, il est donc avéré qu'un nationalisme à l'état pur, c'est-à-dire laïc, est un échec de même que l'établissement d'un bloc musulman panarabe reste très peu probable.

Pour s'en convaincre, il convient de procéder à une brève étape historique visant à rappeler la lente maturation du nationalisme arabe et ses grandes évolutions. Il apparaît nécessaire ensuite de considérer « les autres combats » menés au nom du nationalisme (socialisme arabe, terrorisme proche et moyen-oriental...) et leur capacité à fédérer les arabes. Enfin et surtout, il s'impose d'examiner si, après l'échec patent du nationalisme arabe ou panarabisme -*Jama'at-il'uruba* -, le panislamisme -*Jama'at-i-islamiyya* – ou tout autre islamisme constituent un projet géopolitique fédérateur pour la majorité des pays arabes.



¹ Sati' Al-HUSRI, syrien de naissance est à l'origine du deuxième âge du panarabisme irakien. Ancien administrateur de l'Empire ottoman, il est devenu un infatigable idéologue du nationalisme. Il est le principal père du panarabisme.

Le nationalisme arabe : une lente maturation historique et un communautarisme religieux

2-1 Les bases du développement :

Dans l'Empire Ottoman, le concept de nation est déjà façonné autour de cette **solidarité communautaire** - *'asabiya* - ou le ciment de la légitimité politique et sociale est constitué par la ferveur religieuse. Les Etats sont vertueux s'ils appliquent la loi Coranique - *Sari'a* - encore appelée loi, droit ou légitimité islamique. Catherine SIMON et Kaminsky Kruk² retiennent que le concept de Nation débouche inévitablement sur une légitimité religieuse. Il est à noter qu'un seul terme – *Sari'a* - recouvre plusieurs sens différents. Ainsi, à partir de la notion de solidarité communautaire en vient-on progressivement à envisager une **aspiration unitaire** souvent initiée par des chrétiens arabes pour répondre à l'oppression des Ottomans.

a) L'intervention des puissances occidentales

Sous la poussée de la France et de la Grande-Bretagne principalement, cette solidarité communautaire va trouver un **second souffle** avec la naissance d'un **patriotisme local**. En effet, durant tout le XIX^e Siècle, l'Empire Ottoman va subir les assauts des puissances impérialistes d'Europe de l'Ouest et de l'Est. Les Arabes, par l'intermédiaire de leurs aspirations religieuses, vont prendre la tête de la lutte pour l'indépendance - *'istiqlal*-. La réaffirmation de la personnalité arabe contre l'aliénation imposée par la domination coloniale et les autres formes de suprématie occidentale a d'abord pris la simple forme d'une **lutte des libérations nationales** - *tahrir*-. Les tenants de ce type de lutte prennent le nom de combattants martyrs.

b) Maturation d'un mouvement culturel

A l'origine, l'idée de nationalisme reste très diffuse et, au XIX^e siècle, on parle plutôt de **mouvements de renaissance culturelle**, tels que la *Nahda*. Les **sociétés scientifiques** de l'époque, à leur tour, lancent les premiers cris nationalistes. Ainsi, Ibrahim YAZIGI, membre de la société scientifique syrienne écrit-il « La Marseillaise de l'arabisme » : le poème « Arabes réveillez-vous ». Peu à peu ce **nationalisme culturel va prendre une teinte politique**. Ainsi, de 1840 à 1848, Namik KEMAL a-t-il formulé les principes d'un Etat Ottoman à travers le mouvement nationaliste des jeunes ottomans.

Grâce à BUTRUS-AL-BUSTANI, le concept de patrie - *Watan* - est énoncé par le mouvement qu'il a fondé : - *Al Jinam*. Celui-ci, de manière confuse, explicite l'idée de citoyenneté ottomane en rappelant que la notion même d'ottomanisme – *Utmaniyya* – reste profondément islamique. En 1866, des chrétiens arabes posent les jalons d'un authentique nationalisme arabe. C'est dans cet esprit que l'université américaine protestante de Beyrouth est inaugurée la même année et qu'elle définit les fondements d'une idée nationale. Progressivement, le nationalisme, diffus à l'origine, va trouver des structures politiques plus solides.

² Catherine SIMON et Kaminsky KRUK – « Le Nationalisme arabe et le Nationalisme Juif » - PUF - 1983

C'est en 1879 que Mustapha KAMEL fonde le parti national patriotique et qu'apparaît la société de l'Union de la jeune Egypte – *Jamiyyat Ittihad Misr Al-Fatah*-. Jusqu'alors le nationalisme était circonscrit tant dans sa forme que dans l'expression de celle-ci. La révolution du mouvement « Jeunes turcs » de 1901 va lui donner plus d'envergure. La venue au pouvoir des Jeunes Turcs va être bénéfique à l'expansion du nationalisme arabe, ne serait-ce que par le caractère révolutionnaire donné à leur mouvement. Dès lors, nous entrons dans une seconde phase de développement du nationalisme arabe, dont l'objectif final va être le **refus des réformes à caractère européen** qui portent atteinte aux structures islamiques. C'est ainsi que le premier manifeste sans équivoque du nationalisme arabe est l'ouvrage d'Abd Ar-Rahman, musulman syrien, qui publie la « Mère des Cités » - *Umn-Al-Qura*. Et c'est en 1907 que le syro-palestinien Azoury prononce le mot d'indépendance arabe – *Al-Istiqlal-al-Arabiyya*-. Dans leur grande majorité, ces mouvements ont visé la recherche d'une véritable islamisation des institutions. C'est le cas de la Jeune Société arabe – *Jam'iyyat-Al-'arabiyyat-al-Fatat*. Mais il faut attendre le premier congrès arabe de juin 1913 pour voir clairement énoncée la notion de **communauté arabe** – *Al-Jamu'at-al-'arabiyyat* - à savoir la construction d'une véritable nation arabe.

En définitive, force est de constater que ce nationalisme n'a pas encore atteint sa maturité politique.

2-2 Elites nationales et expériences nationalistes: Baasisme, Nassérisme et l'expérience de la République arabe unie

a) Baasisme : résurrection arabe ou révolution nationale ?

En 1958, le nationalisme arabe a la caution du fondateur de la philosophie et du **parti Baas**, Michel Aflak. Celui-ci met **l'unité arabe** – *Al Wahdat al 'arabiyyat* - au centre de sa doctrine puisqu'elle prime tout autre objectif. En cela, il s'inscrit dans la lignée d'une longue vision messianique des tenants d'un régime baasiste puisque, dès le 3 juillet 1946, le premier numéro du journal du parti Baas porte les devises inventées par Arsouzi:

- « Nation arabe une, porteuse d'une mission éternelle »
- « Les peuples arabes forment une seule Nation aspirant à constituer un Etat et à jouer un rôle spécial dans le monde ».

Baas signifie d'ailleurs résurgence, résurrection et aussi envoi en mission. Ainsi, la grande idée du mouvement du « Bass arabe socialiste », c'est la résurrection arabe considérée comme une rupture et un bouleversement, une révolution nationale.

Pourtant, en dehors du croissant fertile, les succès du Baas restent modestes, et il n'est arrivé au pouvoir en Irak et en Syrie que déjà miné par des **courants rivaux**. Cet arabisme syrien atteint sa forme la plus évoluée et la plus stable avec l'arrivée de Hafez Al-Assad au pouvoir en 1970. Cette graduelle concentration du pouvoir met le régime en opposition avec des secteurs de plus en plus larges de sa population

urbaine très majoritairement sunnite, qui sera bientôt menée dans une guérilla urbaine par la branche la plus active des Frères Musulmans. On constate là une sorte de réplique du cas Irakien : un groupe minoritaire, d'origine rurale mais bien introduit dans les forces armées, réussit une **captation forcée du pouvoir politique et l'exerce d'une manière autoritaire, voire dictatoriale, au nom du nationalisme arabe**. Comme en Irak, il suscite de fait une opposition à dominante urbaine qui, après avoir échoué à le combattre avec des variantes de la même idéologie, s'engage dans l'islamisme et combat sa prétendue laïcité. Là aussi, celle-ci apparaît donc d'emblée comme le talon d'Achille du mouvement dès sa prise de pouvoir. Il s'ensuit une **complexité croissante** qui va marquer le fragile équilibre du régime d'Assad puisque celui-ci va agir simultanément sur au moins cinq registres différents :

- le premier est celui de la réalité d'un pouvoir militaire segmentaire qui s'exerce administrativement dans le cadre géographique de l'Etat syrien, Etat territorial défini dans ses frontières héritées de la phase coloniale.
- Le deuxième consiste à vouloir délégitimer le Liban, en soulignant qu'il s'agit là d'un appendice de la Syrie et en y installant lentement et prudemment son emprise,
- Le troisième est celui de « la Syrie naturelle », une entité imaginaire qui conduit à se positionner comme interlocuteur unique face à Israël en dessinant une zone d'influence subrégionale comprenant, outre la Syrie proprement dite, le Liban, la Jordanie et les Palestiniens,
- Le quatrième est celui de la **religion d'Etat pan-arabe**, affirmée comme par routine en référence suprême, que l'on ne remet pas en cause mais à laquelle on ne croit plus vraiment.
- Le cinquième comprend une alliance tactique particulièrement rentable, pour la légitimation interne autant que pour **le développement de l'influence régionale**, entre un pouvoir d'essence confessionnelle et au langage laïciste avec des pays (Iran) et des groupes (hizbollah) islamistes.

Cette **identité politique complexe** permet à un régime très marqué confessionnellement de contenter des secteurs différents de la population : son syrianisme affiché de déplaît guère à une classe marchande marginalisée par les régimes précédents autant que par les succès mercantiles du Liban voisin. Ses prétentions pansyriennes attirent à Damas les opposants palestiniens à Arafat et la gauche islamique libanaise, **son discours panarabe la protège** contre la volonté hégémonique de l'Irak voisin. Tout se passe comme si la Syrie d'Assad, en se défaisant et en se recomposant sur le plan idéologique, avait **usé, marginalisé et coupé l'idéologie arabiste de ses fondements unitaires**.

b) Panarabisme ou tentative de leadership à l'égyptienne ?

Avec **Gamal Abd El Nasser**, à côté de l'**arabisme** – *'urubat-* qui est l'exaltation des valeurs purement arabes, émerge le **panarabisme** – *Jama`at-al-arabiyya* – qui se pose comme une doctrine politique. Elle définit un ensemble d'idées relatives à une forme de nationalisme arabe : l'ordre révolutionnaire intérieur, le socialisme arabe – *Al-`Istirakiyya-al-`arabiyya-*, l'Islam et ses implications

politiques, socio-politiques modernistes, l'indépendance nationale égyptienne et enfin le nationalisme arabe ou arabisme.

Qu'elle fut son **origine** ? Le panarabisme est apparu après la guerre, avec la création de la ligue des Etats arabes. Celle-ci regroupe l'Egypte, l'Arabie, le Yémen, la Transjordanie, l'Irak ainsi que la Syrie et le Liban en mars 1946. Elle est destinée à sauvegarder les intérêts et la souveraineté propre de chacun des Etats contractants, ainsi qu'à veiller aux intérêts des autres pays arabes. Déjà, le 2 Avril 1936, un traité est conclu entre l'Arabie Saoudite et l'Irak : le traité dit de « Fraternité et d'alliance arabe ». Son préambule annonce déjà les thèmes qui seront repris par la charte de la ligue des Etats arabes³ :

« Les deux hautes parties contractantes collaboreront à unifier les cultures islamiques et arabes et les organisations militaires dans leurs pays respectifs au moyen de **l'échange de missions scientifiques et militaires** ».

Le Yémen adhère à ce traité en avril 1937. Un autre accord, le traité d'amitié du 7 mai 1936, est signé au Caire entre l'Egypte et l'Arabie Saoudite. D'ores et déjà, un **mouvement panarabe se dessine**, parfois soutenu verbalement par des puissances occidentales. Ainsi, Anthony EDEN prononce le 22 mai 1941 ce discours à la chambre des Communes⁴ :

« Le monde arabe a fait de grands pas en avant depuis l'organisation réalisée à la fin de la dernière guerre et beaucoup de penseurs arabes désirent que les peuples arabes atteignent un degré d'unité plus grand que celui dont ils jouissent à présent. En s'efforçant d'atteindre cette unité, ils comptent sur notre aide. »

De même, suite à des entretiens se déroulant du 3 juillet au 5 août 1943, le Premier Ministre égyptien Mahuas PACHA et son homologue irakien Nouri Es Said publient un communiqué dont les termes sont les suivants⁵ :

« Les conversations sur la fédération et la collaboration entre Etats arabes, ouvertes le 31 Juillet 1943 sont terminées...Un esprit de pleine cordialité et la détermination d'assurer le bonheur des nations arabes, d'accroître leur prestige et de faire revivre leurs aspirations s'est manifestée durant les conversations ». Mahuas PACHA reprendra ses conversations avec les leaders des autres pays arabes dans l'intention d'aboutir à un accord concret. Un congrès se tiendra dans lequel ces pays seront à même d'exposer leurs demandes. C'est donc **l'Egypte qui prit l'initiative de cette union**.

Enfin, et pour concrétiser l'ensemble de ces démarches, la charte de la ligue des Etats arabes est signée le 22 mars 1945. Elle regroupe l'Egypte, la Syrie, la Transjordanie, l'Irak, le Liban et même l'Arabie Saoudite. La ligue est dirigée par un conseil où tous les Etats membres sont généralement représentés. Ensemble, ils définissent une coopération régionale de nature à sauvegarder leur indépendance et leur souveraineté contre toute agression tout en s'occupant des intérêts généraux des pays arabes.

³ JB DUROSELLE – « Histoire diplomatique de 1919 à nos jours » - p.452 - Edition DALLOZ - 1981

⁴ JB DUROSELLE – « Histoire diplomatique de 1919 à nos jours » - p.453 - Edition DALLOZ - 1981

⁵ JB DUROSELLE – « Histoire diplomatique de 1919 à nos jours » - p.453 - Edition DALLOZ - 1981

Pourtant, cette alliance tacite n'évoluera **jamais vers une fédération**, dont certains membres craignent qu'elle soit un premier pas vers une unification arabe peu ou prou dominée par les Hachémites, alors maîtres de l'Irak et de la Jordanie, avec des visées tant sur leur Hijaz originel que sur la Syrie. L'Égypte, après avoir louvoyé entre les projets fédératifs à couleur hachémite et le clan des étatistes, finit par pencher pour les seconds. L'ambitieux projet ne sera pas une structure supra-étatique mais une organisation intergouvernementale, respectueuse des fraîches souverainetés (Gomaa, 1978 ; CEUA, 1982). **L'idéal panarabiste, au lieu de s'incarner dans ladite ligue, n'a plus qu'à la désarter.**

Le panarabisme est donc voué à n'avoir qu'une influence toute relative car le pays le plus à même de faire l'unité autour de lui, l'Égypte, n'est plus en mesure d'y arriver. Nombreux sont ceux qui le rappellent. Ainsi, M. Sid AHMED et P. ROUDOT⁶ font une analyse intéressante de la doctrine égyptienne relative au panarabisme en montrant qu'elle n'est **plus à même de jouer les premiers rôles**. Cela s'explique par la place toute particulière qu'elle occupe à l'heure actuelle au sein du monde arabe. De son côté, M.H. HEIKAL⁷ reprend cette idée dans l'entretien qu'il a avec l'ancien confident du Président Nasser et conseiller de Sadate, Mohamed H.HISKAL. Exposant son point de vue sur la politique actuelle de l'Égypte, il n'envisage aucune solution pour le mouvement d'unité arabe tant que l'Égypte n'aura pas réintégré le monde arabe.

On peut quand même s'interroger de savoir pourquoi l'Égypte est peu à peu devenue le chantre du nationalisme arabe ? Jean et Simone Lacouture y répondent de la façon suivante : « ce n'est pas en tant que ville proprement arabe que **le Caire** est devenue la capitale de l'arabisme, mais parce qu'elle est le **lieu géométrique des protestations** dont l'arabisme est une des formes les plus vives ». Plus concrètement, quelles sont les formes prises par ce nationalisme d'essence égyptienne ?

- C'est en février 1958, la création de la République Arabe unie entre l'Égypte et la Syrie à laquelle s'associe le Yémen du Nord en Mars 1958. Celle-ci fut innervée par un parti unique qui prend le nom d'Union nationale panarabe. L'idéologie pan-arabe atteint alors son apogée même si la Syrie rompt cette union en 1961.
- Nasser va alors prêcher une forme de « socialisme arabe » qui va être consacré par une Charte d'action nationale (panarabe) en 1962. On voit bien, dès lors, quelle est la filiation entre nassérisme et baasisme : le **panarabisme nassérien instrumental et hégémonique** s'est inspiré du nationalisme arabe baasiste qui se voulait un système complet. Hégémonique, il l'est bien car, sous couvert d'un patriotisme égyptien vigoureux et élaboré à tendance sécularisante, libérale et constitutionnaliste, il a avant tout **cherché à s'imposer comme modèle** pour le monde arabe et le tiers monde.
- L'essai d'une nouvelle union incluant l'Irak échoue en 1963 dès lors que leader Irakien, Kacem, se désengage du grand mouvement « panarabe ». Il devient patent qu'**une certaine forme de panarabisme politique bat de l'aile**. N'en

⁶ M.Sid HAMED et P.ROUDOT – « Le Proche Orient après SADATE » - p.795 – 822 – Politique Etrangère n°4

⁷ MH HEIKAL – « Monde arabe : le retour de l'Égypte » - p.109 -110 – Politique internationale n°32

déplaise au philosophe politique Zaki AL Arsouzi qui dans son ouvrage de synthèse – La République idéale – publié à Damas en 1965 déclare :

« L'Etat arabe rassemblera les Arabes sous la bannière du panarabisme et purifiera nos demeures de la souillure des autres.

- En novembre 1970, la République arabe unie (RAU) s'associe avec à la Libye et au Soudan. En 1971, la RAU devient l'Egypte et finalement, le 1^o janvier 1972 c'est la naissance officielle de l'Union des Républiques arabes (Egypte, Libye, Syrie).

Peu à peu, l'idée de Nation arabe sous l'égide de l'Egypte va s'estomper et c'est donc dans un **monde arabe déjà divisé** qu'éclate la guerre des Six Jours. La défaite qui s'en suit consacre l'affaiblissement de l'Egypte et la **disparition du pivot fédérateur** du monde arabe. Nasser n'a pas réussi à fédérer le monde arabe contrairement au discours panarabe affiché. La brièveté de cette période comparée aux succès de l'Empire islamique révèle l'ampleur des déceptions qui affectent le monde arabe après 1967.

L'influence grandissante des états arabes exportateurs de pétrole se renforce alors au sein du système arabe. La concurrence pour le leadership arabe se révèle âpre mais aucun de ces états ne parvient à jouer un rôle similaire à celui tenu par l'Egypte précédemment. Ce sont encore des colosses aux pieds d'argile qui souffrent de leur faiblesse démographique. Pour finir, le **traité de paix israélo-égyptien signé à Washington en 1979 annonce la fin du nationalisme arabe**. L'ordre politique international issu de Camp David consacre les Etats dans leurs frontières actuelles et sonne le glas de l'unité arabe. Le monde arabe semble devoir s'orienter vers la construction d'états territoriaux stables et se contenter d'une institutionnalisation supra-étatique régionale.

Le panarabisme perd toute substance. Certains idéologues égyptiens de l'arabisme se rangent ainsi sous la bannière d'un régime qui n'a plus qu'une **pratique instrumentale de son arabité** (Lutfi Al-Khouli), d'autres se détournent du jeu politique et le condamnent sans le combattre (Mohammed Heikal), d'autres enfin, s'en écartent pour rejoindre les rangs islamistes (Tarek Al-Bishri, Adel Hussein ou `Ismat Sayf Al-Dawlah).

Ce faisant, avec cette perte d'influence de l'Egypte, c'est une certaine idée du panarabisme qui disparaît.

Ainsi, au regard de l'expérience égyptienne, il est même possible d'affirmer que rien ne **dessert le nationalisme arabe** autant que son **incarnation effective dans des régimes particuliers**, contrôlant des territoires **distincts**, et **rivalisant** pour la succession d'un bismarckisme irréalisable. Dès lors, face à sa captation par des régimes sur la défensive, à la réalité apparemment durable des Etats territoriaux et à la puissance de la contestation islamiste, le nationalisme arabe est aujourd'hui largement **essoufflé** et largement **discrédité**.

2-3 L'affirmation de patriotismes locaux : les assauts du nationalisme palestinien

La petite Palestine, enjeu de luttes politiques et de conflits scientifiques se transforme considérablement durant un long XIX^e siècle marqué par les réformes modernisatrices de l'Empire Ottoman. Société levantine, elle découvre au début du XX^e siècle les premières formes de nationalisme. Dès les années 1900, le **Sionisme** (expression la plus radicale du nationalisme juif) commence à **se heurter au nationalisme arabe palestinien**. Megilo AZOURY, en 1903 et 1905, a donné une orientation pan-palestinienne qui se démarque du mouvement nationaliste des Etats voisins. Des phrases telles que « les pays arabes aux arabes » ou « le réveil de la nation arabe » reviennent très souvent dans ses propos. L'unité du mouvement palestinien se fait par opposition au Sionisme. Izzet DARWAZA, membre de l'Association d'arabes musulmans-chrétiens de Naplouse le rappelle⁸ : « La Palestine est une terre purement arabe ». Le mouvement nationaliste est, comme le rappelle Jacob HECTOR dans le même livre d'essence religieuse : « Le mouvement nationaliste fut dominé par des conceptions religieuses en Palestine, contrastant avec une approche politique plus sophistiquée dans les mouvements arabes voisins ».

Dès lors, pourquoi parle-t-on de nationalisme quand on évoque le mouvement palestinien ? Car Yasser Arafat a fait adopter une **charte fondamentale** par l'OLP qui prévoit la **création d'un Etat palestinien** sur la totalité des « territoires occupés » par les Israéliens et l'éviction des Israéliens en tant que communauté politique. Il y a bien là les bases d'un nationalisme politique et culturel. C'est ainsi que Yasser Arafat a, en 1959, appelé son mouvement le FATH, anagramme de HATAF qui sont les initiales du « Mouvement de libération palestinienne ». Cette organisation, pièce maîtresse de la résistance palestinienne, s'inscrit dans la lignée du mouvement des nationalistes arabes (MNA) fondé en 1951 par le Dr Georges Habache. Son but : définir la libération de la Palestine par rapport aux Etats arabes coalisés et unis au sein d'une union pan-syrienne. La guerre de 1967 porte un coup fatal au MNA et Georges HABACHE fonde un nouveau groupe nationaliste avec Wadi Haddad : le Front populaire pour la libération de la Palestine (FPLP).

Partant, le **phénomène palestinien** exerce une influence certaine sur la plupart des pays arabes en agissant comme un **stimulant nationaliste**. C'est lui qui, entre autre, met en exergue certains concepts relatifs au nationalisme :

- La notion de **révolution** – *Tawra* - qui signifie précisément effervescence nationale et volonté de libération.
 - L'idée de guerre sainte – *Jihad* - qui désigne l'obligation de se défendre contre l'oppression anti-islamique en accomplissant un effort au service de la vraie foi.
- Déjà, à travers le particularisme palestinien, les idéaux nationalistes et religieux se confondent et on ne cesse de les retrouver derrière chaque terme arabe.

⁸ Catherine SIMON et Kaminsky KRUK – « Le Nationalisme arabe et le Nationalisme Juif » - PUF - 1983

Au total, force est donc de constater l'ambiguïté des expériences nationalistes évoquées supra. Ayant marqué toute la renaissance arabe depuis la fin du XIX^e siècle, elles n'ont eu aucune concrétisation probante du fait de:

- la permanence du fait religieux,
- la complexité des tentatives d'unité arabe,
- et surtout de la magie de la langue arabe qui permet toutes les interprétations.

Cependant cela est encore plus vrai pour ce que certains ont appelé les « nouvelles formes » du nationalisme arabe.

Les « nouvelles formes » du nationalisme arabe : les combats fédérateurs du monde arabe

Il est patent en effet que le rejet du Sionisme, le socialisme arabe ainsi que le terrorisme d'origine proche et moyen-orientale passent, pour des Occidentaux, comme autant d'expressions du nationalisme arabe alors qu'ils n'en sont que des déformations. Cela s'explique par le fait qu'ils constituent de puissants catalyseurs en se confondant bien souvent avec l'identité culturelle et sociale arabe.

3-1 Le sionisme : catalyseur du credo nationaliste arabe.

C'est ainsi que la première de ces expressions fut certainement **le rejet du Sionisme** en tant que doctrine politique. Le dictionnaire Robert en donne l'acception suivante : « mouvement politique et religieux, visant à l'établissement puis à la consolidation d'un Etat juif (Nouvelle Sion) en Palestine, avant la création de l'Israël. Pourquoi ne pas parler de nationalisme dans ce cas ? Tout simplement car le rejet du Sionisme – *Suhyuniyya* - fait beaucoup plus référence à une tradition religieuse qu'à des fondements nationalistes précis. Ainsi, Mohamed lui-même caractérise-t-il les juifs comme étant « les pires ennemis de l'Islam ». Le réveil arabe et musulman va trouver un **puissant catalyseur** avec la création de l'Etat d'Israël à partir de 1948 et la lutte à mort qui va marquer pendant des années la vie du nouvel Etat et des voisins, celle du monde arabe en général. Tout se passe comme si « **l'ennemi commun** » offrait au monde arabe une incomparable source d'union. Nasser n'a-t-il pas maintes fois répété son credo anti-sioniste en affirmant que la bataille contre Israël n'était possible qu'une fois atteinte l'unité arabe.

Qui plus est, cette hostilité envers les Juifs est lisible dans de nombreuses Sourates du Coran. Edouard PERTUS⁹ cite entre autre la Sourate III-106 : « Vous êtes (les Musulmans) le peuple le plus excellent qui soit jamais surgi parmi les hommes. Vous ordonnez ce qui est bon et défendez ce qui est mauvais et vous croyez en Dieu. Si les hommes qui ont reçu les Ecritures (Juifs et Chrétiens) voulaient croire, cela ne tournerait qu'à leur avantage, mais la plupart sont pervers ». Il est une autre raison pour laquelle on peut prétendre que ce nationalisme ne se définit pas uniquement par rapport au Sionisme, c'est la reconnaissance d'Israël par quelques pays arabes. Là réside en grande partie la cause de la catastrophe de juin 1967. En effet, la **défense de la nation arabe** était certainement un **but trop abstrait**.

Tout se passe donc comme si la nation s'épanouissait dans l'adversité

⁹ Edouard PERTUS – Supplément au N°65 de l'Action Familiale et Scolaire, « Connaissance élémentaire de l'Islam »

3-2 Le socialisme arabe : une idéologie sous contrainte religieuse.

En outre, certains occidentaux se demandent si l'**idée de Socialisme arabe** – *'Istirakiyya-al-'arabiyya* - est constitutive d'une certaine forme de nationalisme arabe. Là encore, il faut être très prudent avec un tel propos car le socialisme arabe a été, pour les Arabes, un **concept vide, théorique parce que laïc**. ROBINSON rappelle à maintes reprises¹⁰ que, tant pour le parti BAAS, que pour NASSER, Mazim HIKMET, Khaled BEDKAST que Farajallah HELOU, ce socialisme n'est qu'un prétexte au service du combat nationaliste. Pourquoi ? Car aucun Etat musulman n'a pu répudier l'Islam pour cause de socialisme et, dans certains cas, une certaine hostilité vis-à-vis de ce même socialisme a vu le jour. Est-il besoin de rappeler que chez l'homme-musulman, le sacré – *Quds*- demeure la base et le fondement de l'être. Un ancien communiste irakien, Najah JAMAL ED DIM, a lui-même reconnu que l'Islam se confond avec l'identité nationale et culturelle, constitue une carapace indétachable de protection et d'authenticité. Dès lors, à côté de l'Islam ou dans l'Islam, le socialisme arabe reste très spécifique et respecte l'Islam, même s'il a marqué l'évolution politique d'un certain nombre de pays musulmans pendant un certain temps.

3-3 Nationalisme et « politique de terreur »

En dernier lieu, s'il est une donnée qu'on associe souvent à certains pays arabes, **c'est le terrorisme d'origine proche ou moyen orientale**. D'aucuns vont même jusqu'à prétendre qu'il n'est que le **prolongement du nationalisme arabe d'antan**. Procède-t-il directement du nationalisme ? Nationalisme et terrorisme sont des idéologies fortes qui, pour s'affirmer, ont besoin de moyens d'action radicaux : discours politiques entachés de xénophobie, violence extrême... Rappelons que ces deux mots ont des origines historiques communes. La notion de nationalisme est en effet apparue aux environs de 1798 et celle de terrorisme n'est autre que la déformation de la politique de Terreur mise en œuvre en France dans les années 1793 – 1794. Est-il alors licite de vouloir rapprocher nationalisme et terrorisme d'origine arabe ? Philippe MADELIN y répond¹¹. A ses yeux, ce terrorisme arabe trouve ses racines dans le credo anti-impérialiste : « Pourquoi nous prennent-ils pour cibles ? Parce que ces gens-là considèrent les Européens, les Occidentaux dans leur ensemble, comme des complices de l'impérialisme américano-sioniste. Pour être exonérés de cette culpabilité, tous ces gens-là pensent que nous devons bander nos efforts pour renverser les systèmes politiques, ce que nous appelons les démocraties à l'occidentale, parce qu'elles contribuent à perpétuer la domination impérialiste ». Dans le même ordre d'idées, il suffit de prendre quelques mouvements ou groupuscules arabes liés au terrorisme pour constater que la **volonté nationaliste** revient à plusieurs reprises. En attestent :

¹⁰ ROBINSON – « Marxisme et monde musulman » - SEUIL - 1972

¹¹ Philippe MADELIN – « La galaxie terroriste » - Edition PLON - 1986

- Les déclarations du chef du FDPLP, Hawatméh qui, dès 1969, exalte le nationalisme arabe,
- le mouvement des nationalistes arabes de Georges HABACHE,
- le mouvement national arabe au Liban,
- Palestine vaincra créée en 1985,
- et surtout –*Al Fatah*- commandement révolutionnaire et nom officiel du groupe Abou NIDAL qui se définit lui-même par rapport à des idéaux révolutionnaires.

On voit donc que les solidarités locales restreintes, tout comme la solidarité panarabe, sont comme vivifiées par « la révolution mondiale » qui, au Proche-Orient, est **palestinienne et panarabe**. Tout se passe comme si la question palestinienne agissait comme un **facteur d'unité nationale**, comme la seule chance restant à la Nation arabe pour forger son unité nationale à travers un **combat dur, long et commun**.

Quoi qu'il en soit, cette **radicalisation** du nationalisme originel a provoqué **l'éclatement de mouvements nationalistes** qui ont pu sembler unis au départ et la montée de la violence. Philippe MADELIN s'en explique : « Ces multiples divisions expliquent pourquoi une surenchère terroriste s'est installée. A partir d'une position initiale identique, la lutte contre la présence juive en Palestine. Chaque faction a cherché à démontrer, soit aux populations enfermées dans les camps, soit aux 'protecteurs' plus ou moins intéressés par le maintien d'une forte instabilité au Machrek –le Moyen Orient – soit au deux à la fois, qu'elle est la plus forte, plus audacieuse, capable de taper plus dur que la/les rivales. »

Abou NIDAL a longuement développé ses objectifs dans une interview accordée à l'hebdomadaire « der Spiegel » le 14 octobre 1985 :

« Question : Qui considérez-vous comme votre ennemi ?

Réponse : Les Sionistes qui occupent la Palestine, ma patrie, sont mes ennemis. Je vous dirai à quoi je rêve : à une nation arabe unifiée qui vive dans des conditions de liberté, de justice, d'égalité.

Question : Des attentats à la bombe, des assassinats politiques sont-ils des moyens légitimes de réaliser ces rêves ?

Réponse : Absolument. Et même très légitimes. Le crime absolu serait de permettre aux Sionistes de quitter vivants notre patrie »

Là encore, comment ne pas terminer en rappelant la prégnance **du prosélytisme religieux** dans l'idéologie politique véhiculée par le terrorisme d'origine arabe. On entend souvent parler de *Jihad* islamique pour évoquer la notion de guerre sainte. C'est un euphémisme, car le Jihad est proprement et spécifiquement musulman. On le considère comme étant le sixième pilier de l'Islam, qui admet l'emploi de la force. Le Jihad est fondamental pour l'apostolat du croyant. Il y a d'ailleurs, dans le Coran, une certaine idéalisation du martyr – Sourate IX.112 :

« Il n'y a de martyr que dans le Jihad. Dieu a acheté aux croyants leurs biens et leurs personnes, pour leur donner le paradis en retour. Ils combattront dans le même sentier de Dieu, ils tueront et seront tués ».

Xavier RAUFER va plus en avant dans l'explication des **concepts opérationnels islamiques**. Ceux-ci sont les **fondements de l'idéologie** qui anime les **mouvements terroristes arabes à prétentions nationalistes**. Ils sont au nombre de trois :

- La dissimulation ou mensonge – *Taqiyya* -, technique de brouillage des pistes pour mieux tromper l'adversaire. Elle se traduit par des structures de pouvoir non pyramidales, un camouflage systématique des camps palestiniens notamment dans la plaine de la Bekaa. On retrouve les mêmes caractéristiques pour les camps des fous de Dieu – *Hizbollah* - dans la banlieue de Beyrouth.
- Le martyr – *Sahada* - qui est inhérent à l'Islam lui-même. Le martyr est un code qui montre dans quel cadre le croyant peut employer la lutte armée au nom de l'Islam.
- Le dernier se définit comme le fait d'adopter une doctrine et religion – *Madhab* - l'Islam. Initialement concept organisationnel des écoles coraniques de l'Islam chiite, cette notion est actuellement reprise par les mouvements nationalistes arabes

Si on veut comprendre et déjouer les manœuvres du terrorisme arabe, il faut connaître ses codes. On comprend mieux alors pourquoi la secte chiite dans l'Islam a réussi à survivre alors qu'elle était appelée à disparaître. Tout simplement car elle a usé de la dissimulation et du mensonge. Tenant pour acquis cette imbrication étroite de faits religieux dans l'idéologie politique, il nous faut revenir à la relation « nationalisme-terrorisme arabe ». Après la vague d'attentats de ces dernières années, certains ont confondu les notions de « nationalisme » et celle de « terrorisme d'Etat ». Ceci est une erreur, car le terrorisme arabe n'est pas tout à fait un terrorisme d'Etat, de même qu'il n'est pas qu'un nationalisme.

Ceci est d'autant plus vrai que ces groupuscules extrémistes ont une action totalement **désordonnée, voire antinomique par rapport à un nationalisme réellement structuré**. Il n'existe pas d'internationale des mouvements radicaux. Partant, il faut éviter la confusion entre islamisme, mouvement politique, et extrémisme terroriste islamiste. Interrogé sur la violence en Egypte, cheikh Gadel Haq, grand imam de la mosquée el-Azhar, répond : « ces groupes ne se fondent pas sur la religion...Prendre le pouvoir par les armes est contraire à l'Islam ».

En somme, la pensée arabe, dans sa version laïque, demeure foncièrement nationaliste et incapable de réfléchir sur le politique pour lui-même, c'est-à-dire en dehors du mythe de l'unité. Mais c'est surtout le filtre religieux et la prévalence des réalités territoriales qui semblent condamner le mythe du nationalisme arabe.

Panarabisme, islam politique : l'instrumentalisation de la religion et le refus de la territorialisation sonnent le glas du nationalisme arabe

Incontestablement, la constitution d'un bloc musulman panarabe demeure pour longtemps encore une hypothèse peu probable. Cela tient au fait qu'un nationalisme reposant sur une laïcité illicite est d'ores et déjà voué à l'échec; que les solidarités confessionnelles s'accommodent d'un nivellement idéologique qui perd dès lors toute capacité de mobilisation y compris lors d'une guerre et que même l'islam politique fédérateur doit tenir compte des réalités territoriales et céder la place à des constructions moins ambitieuses.

4-1 Le Panarabisme ou l'impasse d'une laïcité militante

Sans conteste, plus personne ne croit au renouveau du panarabisme unitaire ni à un bloc musulman panarabe. On l'a dit précédemment, le panarabisme est essentiellement d'essence raciale et anime une intolérance profonde dans la tête des Musulmans. Il ne se définit pas par rapport à un fait religieux précis, mais par opposition à quelque chose d'autre. D'origine purement **laïque**, il est d'ores et déjà **voué à l'échec**. L'Islam traditionnel exclut le nationalisme de même que les solidarités confessionnelles et locales d'essence religieuse s'accommodent mal du « nationalisme arabe » ou d'une tradition « panarabe » simplificatrice.

Partant, cet emprunt au religieux coûte cher aux nationalistes de toute obédience : il suscite immédiatement le refus de ceux qui trouvent qu'il s'agit là d'une véritable usurpation de référent, d'une **laïcisation illicite**. Si l'Umma est omniprésente, c'est l'adjectif qui la suit qui est dorénavant la grande variable: syrienne, arabe, islamique, arabe et islamique ou, plus simplement, épousant les frontières de l'Etat territorial comme en Egypte. Cet emprunt au vocabulaire religieux a d'emblée placé le nationalisme arabe en porte à faux. Il fonctionne comme une foi, tout en adoptant progressivement une orientation moderniste et sécularisante. Il ne s'en est jamais sorti. Les nationalistes arabes se sont ainsi mis dans un dilemme auquel ils n'arriveront **jamais à donner une réponse convaincante**, celui de vouloir s'approprier un passé islamique tout en le dépassant dans une modernité à propension sécularisante. Ainsi, le leader baas, Michel Aflak, pour sortir de cette contradiction (naissance chrétienne et convictions panarabes) va jusqu'à adopter l'Islam, ce qui peut être considéré comme la sortie logique d'une véritable impasse conceptuelle.

A cela s'ajoute le fait que le dernier leader arabe incarnant un tant soit peu ce nationalisme, Saddam Hussein, a échoué à réaliser l'unité autour de lui.

a) Saddam Hussein : L'échec patent du dernier tenant d'une « idéologie panarabe »

Une guerre régionale qui instrumentalise le « nationalisme arabe »

Au départ tout se passe comme si en Irak, plus que dans toute autre partie du monde, la combinaison de trois facteurs (l'arabisme posé en religion d'Etat, la dictature exercée au quotidien et la structure segmentaire du parti unique) atteint un sommet et déteint fortement sur l'idéologie panarabe. La guerre avec l'Iran illustre un aspect de cette combinaison : en plaçant l'hostilité des deux régimes, *ba'thiste* en Irak, islamiste en Iran, sur le terrain national (arabe/persan) plutôt que sur celui de la religion (sécularisant/ islamiste-chiite), le régime de Saddam Hussein transforme la guerre de huit ans en un véritable écran protecteur pour l'Irak. Tout Irakien, voire tout Arabe (tel Assad de Syrie), qui ne prendrait pas fait et cause pour le « bouclier oriental de la nation arabe »-tel se proclamait le régime irakien – est « un traître à la nation arabe ». La manœuvre, coûteuse en hommes et en destructions matérielles, va se révéler payante : **le nationalisme arabe joue au début le rôle de ciment** pour toutes les parties menacées par l'exportation de la révolution iranienne et partant de soutien à la survie du régime

Surtout, la dernière guerre du golfe ne fait que confirmer l'éclatement du monde arabe.

L'affaire du Koweït a « vacciné » le monde arabe contre une symbolique panarabiste étatique unitaire. « L'aventure de Saddam » a privilégié en paroles le panarabisme et, **sans guère de crédibilité**, l'islamisme aux dépens des Etats (il annexe l'un d'entre eux, rompant la cohésion inter étatique) et des appartenances ethniques locales en Irak (Kurdes et Chiites). En réalité, à l'instar de ce qui s'est passé en Egypte, ce panarabisme est au service exclusif de l'Etat irakien. Cet Etat étant lui-même au service de Saddam et de son clan de la ville de Takrit, cœur de la minorité arabe sunnite d'Irak.

Il apparaît durant cette crise plus dépendant que jamais des influences étrangères. On note tout d'abord une dilution des structures où peut s'élaborer et se manifester la solidarité arabe. La ligue des Etats arabes a été divisée et paralysée tout au long de la crise et le CCG est resté étrangement discret. Les régimes politiques arabes se sont révélés incapables d'instituer un système de sécurité collective efficace, apte à se substituer aux interventions étrangères. Pour finir, cette crise a débouché sur une rupture de l'équilibre traditionnel qui prévaut dans la région. Faute d'une entente régionale ou d'une hégémonie marquée dans la région, la stabilité de cette partie du monde arabe semble ne pouvoir dépendre que d'une tutelle extérieure. Ce conflit a mis en évidence l'impossibilité d'une unité arabe et l'**absence de réelle politique panarabe**. Saddam Hussein est sans doute le dernier leader arabe à avoir tenté d'unifier une partie du monde arabe. Son échec sonne le glas de la forme la plus agressive du panarabisme. Le thème de la solidarité arabe ne parvient plus à catalyser les énergies politiques. Le sentiment d'appartenance à une communauté arabe reste toujours fort et repose désormais essentiellement sur des données culturelles, historiques, linguistiques et religieuses et non sur une véritable volonté d'union politique. Le rêve d'une nation arabe unifiée apparaît comme une utopie. Le

panarabisme ne parvient plus à transcender les divergences d'intérêt. La réalité politique arabe est désormais celle des états.

b) Quel après-panarabisme ? Union économique ou regroupement régional

On l'a vu le « nationalisme arabe » ne s'est défini que négativement contre les solidarités confessionnelles et locales. L'après-panarabisme pouvant par exemple prendre la forme d'une union arabe générale pour des impératifs de développement économique le plus autonome possible. Du moins l'union arabe que prône Ghalioun se veut d'abord économique et sociale. Elle doit être réalisée en dehors de toute hégémonie idéologique et politique d'un Etat moteur qui n'agirait que pour ses propres intérêts tel que ce fut le cas pour l'Egypte. Ce que semble confirmer Monsieur THUAL pour qui l'avenir unitaire du monde arabe est davantage au regroupement régional à l'instar du Conseil de Coopération du Golfe (CCG).

4-2 Islam politique au service du rêve unitaire

Enfin et surtout, force est de constater que l'Islam en tant que bloc idéologique reste le dernier facteur de cohésion nationale crédible même si les intérêts territoriaux prévalent.

a) L'Islam, bloc idéologico-politique.

« Depuis trois quarts de siècles, les Arabes se posent une seule et même question : qui est l'autre et qui est moi ? » a écrit un professeur de la faculté des lettres de Rabat, Abdallah LAROUÏ dans son livre – Idéologie arabe contemporaine-. L'autre c'est évidemment l'Occident par opposition à l'Islam. De tous temps, **l'Islam** a été **un facteur d'unité puissant pour les Arabes** et, bien souvent, a correspondu aux périodes où le nationalisme arabe s'est le plus manifesté.

L'Islam **semble demeurer un facteur de cohésion nationale**. Joseph HOURS rappelle ce poids du facteur religieux¹² : « Trop souvent leur incroyance leur a caché ce fait primordial que l'Islam est d'abord une religion ». N'ignorant pas ce fait, peut être faut-il chercher dans l'Islam tout ce qui peut contribuer à la cohésion nationale du monde arabe. Avant toute chose, rappelons que Mahomet, après l'Hégire, fait figure de chef théocratique, regroupant les anciennes organisations tribales dans la communauté – *Umma*- des croyants, fondée sur le seul lien religieux.

En outre, lorsqu'est évoquée la guerre sainte – *Jihad*-, il est bien précisé qu'elle est dirigée contre les peuples infidèles voisins du « territoire de l'Islam » qui regroupe et unit l'ensemble des arabes musulmans. Plus encore, le fait que la vie sociale soit fondée sur la notion de communauté – *Umma* - tend à rapprocher les Arabes au nom d'un principe supérieur, celui de la fraternité et de l'égalité absolue entre adeptes

¹² Joseph HOURS – « La conscience chrétienne devant l'Islam »

d'une même foi. La récitation du **Coran** et l'usage de la **langue arabe** comme langue liturgique sont les premiers éléments d'unité du monde musulman, les fondements de la vie communautaire islamique. C'est cette même communauté islamique mondiale que l'Islam politique s'est fixé comme objectif.

La fraternité et l'égalité entre adeptes d'une même foi l'emportent. Les nombreuses crises ou tensions, comme les dominations étrangères ou la colonisation, n'ont pu briser ces liens. L'**Umma** s'est révélée être, à travers cette histoire mouvementée, un **élément unificateur de la nation arabe**. L'Islam fait également apparaître dans ces régions une nouvelle conception de l'autorité qui, émanant de Dieu, est conférée à son Prophète et à ses descendants. Par la suite le Calife s'est vu attribuer la charge de diriger l'Etat islamique mais il n'existe pas, à la différence des monarchies européennes, un pouvoir d'essence divine. C'est la nation, l'Umma, qui détient le pouvoir et le délègue au Calife. L'Islam impose enfin une organisation sociale et des principes juridiques précis tels que le statut des personnes, le système fiscal, le régime de propriété et l'éthique commerciale.

L'Islam permet donc aux arabes de dépasser le stade tribal pour s'inscrire dans un ensemble beaucoup plus vaste représenté par l'Umma. L'Islam cimenter cette communauté où la religion précède la nation en regroupant l'ensemble des terres où " flotte l'emblème de la foi du prophète ". Le Prophète, ayant à la fois révélé une religion et fondé un Etat, ses successeurs ne peuvent, sans trahir son message, isoler ces deux éléments.

b) Pérennité du Panislamisme –Jâmi`a 'islâmiyya- ?

Qu'en est-il actuellement et qu'elle a été sa genèse ? On peut très grossièrement rappeler quelques traits historiques :

- le 12 janvier 1974, la Tunisie et la Libye annoncent la fondation d'une République arabe islamique,
- le 24 et 26 février 1974, s'ouvre à Lahore une conférence islamique qui apporte son soutien total aux pays arabes du champ de bataille,
- en janvier 1981, s'ouvre le 3^e sommet islamique à Taefen (Arabie Saoudite) qui proclame la guerre sainte contre Israël.

Il apparaît de toute évidence que ce Panislamisme –*Jâmi`a 'islâmiyya* -, d'essence religieuse, a toutes les chances de trouver un écho favorable chez les pays arabo-musulmans en quête d'unité. Comment interpréter autrement ce réveil de l'Islam ? Lors des guerres coloniales menées par les pays occidentaux, les terres arabes ont été entièrement recouvertes par les colons, sauf une partie de l'Arabie Saoudite qui correspond aux villes saintes. Ceci car les non musulmans ne peuvent s'y rendre. Aux idées d'indépendance des pays arabes, sont venus se greffer les idéaux de l'Islam.

Suite aux vides idéologiques qui ont suivi les tentatives de nationalisme arabe à l'état pur – *Al-Qawmiyya-al-Umma -`arabiyya*- c'est-à-dire laïc, et celles de socialisme arabe – *'Istirâkiyya-al-`arabiyya*-, les savants religieux ont servi de guides. Ceci pour réintégrer dans la vérité religieuse les corps et les âmes des fidèles. On a vu les « commandos » de jeunes musulmans prendre comme chef les Ayatollahs. Dès lors,

le **processus de renouveau arabe par l'Islam** est enclenché. Il est une autre raison qui a beaucoup fait pour redonner un certain sentiment d'unité aux peuples arabo-musulmans : **la réarabisation** et son lien avec le renouveau fondamentaliste. C'est ce que démontre Pierre ROUDOT¹³. Évoquant le cas des Frères Musulmans, il montre à quel point cette révolte fondamentaliste a des relents de nationalisme arabe même si les éclats retentissants du fondamentalisme islamique doivent être perçus comme un signal d'alarme.

Ce sont les signes avant-coureurs d'un mouvement d'union plus profond. Georges de BOUTEILLER, ministre plénipotentiaire et ancien ambassadeur en Arabie Saoudite, le confirme dans un article du « Monde » intitulé – Islam, réveil ou renouveau- Rapportant les propos de l'Ayatollah KHOMEINY, il nous donne une définition précise ayant trait au nationalisme arabe, définition marquée du sceau du chiisme : « La politique est partie intégrante de la religion islamique qui englobe pour nous les différents domaines et les différentes étapes de la vie de l'homme ». C'est donc ce lien politico-religieux qui nous permet de dire qu'en tant que porte drapeau et symbole mobilisateur, l'Islam sera et restera jusqu'à nos jours un facteur d'identité, une tradition nationale utile contre l'impérialisme. En définitive, un mot qui **catalyse**, encore aujourd'hui, les **aspirations profondes d'unité des peuples arabo-musulmans**.

Est-on alors en mesure de parler d'application politique de ce Panislamisme sous-jacent ? Nous n'en sommes, encore pour l'instant, qu'au stade du discours. C'est le cas du Cheikh Hussein Moussavi qui affirme de grandes ambitions¹⁴ : « Le Liban sera une partie de la grande République Islamique de l'Iran à la Palestine et à l'Égypte. Et ce sera pareil au Maghreb. Nous croyons que le douzième Iman va revenir pour couvrir le monde. Vous, Français, vous ne connaîtrez peut-être pas dans votre génération la République Islamique en France ? Mais, c'est sûr, vos fils et petits-fils deviendront musulmans. Ineh Allah, l'Islam, c'est bon pour tout le monde. Ces propos rapportés par Jean Louis Morillon, journaliste au journal « Le Matin » en septembre 1986 en disent long sur la détermination de ce panislamisme. On retrouve la même argumentation dans le livre de l'ancien recteur honoraire de la Mosquée de Paris, Cheikh SIHAMZA BOUBAKEUR¹⁵ où, dans un style moins agressif, il envisage la place mais surtout l'avenir de l'Islam dans le monde.

Certains, poussant la logique du Panislamisme jusqu'à son terme, ont même envisagé de donner un cadre géopolitique à cette Nation islamique – *Dawlat*-. Ainsi, Georges de Bouteiller¹⁶ envisage cette résurgence d'un mouvement unitaire de l'Islam contemporain. Il va même jusqu'à envisager la nation islamique comme une réalité géographique de demain. De telles suppositions se heurtent rapidement à la

¹³ Pierre ROUDOT – « La révolte fondamentaliste aujourd'hui » - Revue de la Défense Nationale – N° Décembre 1981

¹⁴ Philippe MADELIN – « La galaxie terroriste » - P.291 - Edition PLON - 1986

¹⁵ Cheikh SIHAMZA BOUBAKEUR – « Traité moderne de théologie islamique » - Editions MAISONNEUVE et LAROSE

¹⁶ Georges de BOUTEILLER – « La Nation islamique » - – Revue de la Défense Nationale – N° de février 1981

thèse de M. ROBINSON¹⁷ qui montre que l'unité musulmane est surtout un sentiment d'appartenance à une communauté. Deux sensibilités politiques s'y opposent : le nationalisme et le panarabisme. Telle est la raison qui, selon lui, rend théoriquement peu probable la création d'un bloc musulman panarabe.

c) La stratégie des Etats : frein puissant à la réalisation d'un Islam politique.

Il est une réalité géopolitique intangible qui pose la stratégie des Etats comme facteur empêchant de fait toute unité de l'Islam politique. En politique étrangère, les Etats islamistes ou néofondamentalistes jouent avant tout une **politique nationale**. Les **grandes oppositions historiques** demeurent : Algérie-Maroc, Syrie-Irak, Irak-Iran, Arabie Saoudite-Iran. L'Iran et l'Arabie Saoudite font figure d'Etats nations utilisant l'islamisme à leurs propres fins. La guerre Iran-Irak a identifié la révolution iranienne avec le chiisme et le nationalisme iranien. A son tour, la guerre du Golfe a changé l'image de l'Arabie Saoudite en faisant basculer les bailleurs de fonds des islamistes (Arabie Saoudite et Koweït) dans le camp occidental. Contrairement aux idées reçues, les différents mouvements de l'islam politique, tout en s'appuyant sur des fondements communs, ne sont pas parvenus à réaliser une véritable unité. Ils imprègnent de plus en plus les Etats, mais chacun conserve des intérêts divergents, liés aux particularités ethniques, culturelles, sociales, voire nationales, quand l'islamisme s'installe au pouvoir. Ces différences interdisent tout amalgame et imposent de traiter chaque pays et chaque mouvement comme un cas à part. Rien ne nous permet donc de prétendre qu'un certain « Panislamisme » pourrait être le facteur de cohésion panarabe de demain ou qu'il y aurait création d'une – *Umma* - politique.

4-3L'Islamisme - relais de l'arabisme : un changement en trompe-l'œil ?

Les mythes se sont usés et l'exaltation de l'arabisme s'est transformé en un lourd fardeau. L'islamisme en attirant les déçus du nationalisme arabe peut, en surmontant ces déceptions, se présenter comme un substitut au panarabisme. L'islamisme se distingue fondamentalement du nationalisme arabe. Le nationalisme est, sous ses formes actuelles, une idée importée d'Europe alors que l'islamisme est véritablement une donnée indigène ancienne. Les logiques unitaires sont donc théoriquement différentes et, pour les islamistes, ne se limitent pas exclusivement au monde arabe.

Cependant tel qu'on l'observe aujourd'hui, l'islamisme paraît s'inscrire dans la **continuité du nationalisme arabe** en s'appuyant sur une **légitimité populaire extraterritoriale** et en s'opposant fermement à toute influence occidentale. L'islamisme est également une forme d'hostilité à l'égard des régimes politiques en

¹⁷ M.ROBINSON – « Le monde musulman, défi à la géopolitique » - - Revue de Géopolitique – N° 7 - 1984

place qui utilisent le religieux pour faire avancer des revendications politiques. Dans l'islamisme comme dans l'arabisme, on retrouve la même hostilité à l'Etat, à ses frontières héritées de la décolonisation et à l'influence culturelle occidentale. Tout se passe comme si « L'Islamisme » n'était que l'habillage idéologique d'un projet totalitaire. Mais pour imposer cette logique unitaire, les mouvements islamistes ont encore de nombreux obstacles à surmonter. Ils doivent tout d'abord démontrer qu'ils sont à même de réformer la société. Les différences qui séparent le modèle saoudien des modèles iraniens ou soudanais sont à ce titre révélatrices.

L'Islam reste une forme de protestation qui, avant de pouvoir s'imposer dans le monde arabe en terme de supranationalité, doit encore surmonter de nombreuses difficultés. A ce jour aucun modèle efficace n'a vu le jour.

Il n'empêche, les faits sont têtus. Même si la réalisation d'une véritable – *Umma* - politique reste purement hypothétique, **l'islam agit quand même comme relais de l'arabisme**. Ceci est corroboré par le fait que l'ancien clivage séculariste/ religieux est quasi marginalisé dans la plupart des Etats arabes :

- Le pouvoir irakien, pourtant le plus avancé en matière de laïcité et de promotion de la femme, n'hésite pas à ajouter le nom d'Allah sur son drapeau national à la veille de la bataille de Koweït, d'en appeler à la solidarité du FIS algérien ou d'Hikmatyar l'Afghan, de l'obtenir et d'engager par la suite un dialogue complice avec l'Iran pourtant combattu pendant une décennie.
- Par ailleurs, la Syrie qui fut le plus féroce des régimes de la région dans le traitement des Frères musulmans sur son territoire protège pourtant avec soin la montée du Hizbollah au Liban.

Rien d'étonnant, dans cette logique, à ce que le Centre pour l'étude de l'unité arabe (CEUA), dépositaire par excellence de la doctrine nationaliste arabe - *Aqida* - des origines, après avoir été rétif à toute publication teintée de religion, en vienne, à la fin des années quatre-vingt, à devenir l'éditeur des écrits de Rached Al-Ghannouchi (chef et idéologue du parti islamiste En-Nahda de Tunisie) ou à engager un dialogue « tambour battant » avec les islamistes. Ce dialogue nationaliste – religieux (CEUA, 1989) est, semble-t-il, le document emblématique de cette mutation profonde puisqu'un consensus très large se dégage pour affirmer que, si les nationalistes rejettent la laïcité que les Syro – Libanais ont introduit, rien ne les sépare plus des islamistes.

« L'arabisme est d'autant plus proche de l'Islam qu'il s'éloigne de la laïcité », écrit Tarek Al-Bishri. Les nationalistes rejetant leur laïcité et les islamistes leur insistance à l'application de la loi – *chari`a* – les deux seraient dès lors identiques, en communion avec la même – *Umma* -

Islamisme : négation de réalités étatiques.

Enfin, le passage du témoin nationaliste est également facilité par le même terroir qui nourrit arabisme et islamisme : l'inadéquation du mythe national et des réalités étatiques simili-westphaliennes, issues de l'effondrement de l'Empire ottoman, puis de la décolonisation. Dans leur immense majorité, les Etats territoriaux

sont privés de mythes fondateurs alors que ces derniers (arabisme ou islamisme) n'ont pas d'Etats territoriaux dans lesquels s'incarner. Arabisme et islamisme se rencontrent ainsi dans un même **mépris de la géographie politique**, donc dans sa manipulation. Certes, les islamistes peuvent bien tenter de limiter leur horizon à leur Etat particulier, mais rien n'indique que « L'Islamisme dans un seul pays », pour paraphraser une célèbre formule, soit jamais assez solidement ancré pour faire face à un islamisme diffus, transnational, mal à l'aise dans ses frontières. C'est pourquoi, n'étant guère démocratique dans ses choix profonds, l'islamisme poursuit la tradition arabiste sur un registre commun aux deux idéologies : tous deux ont tendance à produire des régimes qui, tout en s'inscrivant parfois dans une réalité territoriale particulière, recherchent une légitimité populiste chez eux et des « missions » externes reconnues de tous.

Force est donc de constater que, si le nationalisme arabe des années cinquante est mort, l'Etat territorial n'est pas vraiment son héritier, ou du moins pas son héritier principal. Au contraire, l'arabisme semble connaître une mutation profonde ou, sous le langage religieux, on retrouve la même hostilité profonde aux frontières étatiques, le même refus fondamental de l'Etat d'Israël, la même soif d'identité culturelle différente de l'Occident et la même exigence d'une meilleure place dans le monde. Les islamistes n'enterrent l'arabisme que pour en être pleinement les héritiers et les relais.



Conclusion

En conclusion, tout porte à croire que l'institutionnalisation supra étatique du monde arabe, toujours déficiente, ne paraît pas pouvoir transcender les divisions. Le panarabisme d'origine laïque, porté initialement comme un grand dessein messianique, est devenu un mythe politique.

Les faits en attestent :

- Echec des grandes figures emblématiques dont Nasser est l'exemple le plus probant,
- instrumentalisation du nationalisme par les mouvements terroristes arabes,
- reconnaissance de l'Etat d'Israël,
- prévalence du discours islamiste dans les groupes d'opposition qui condamnent un nationalisme par trop teinté de laïcité,
- des réalités territoriales incompatibles avec une quelconque logique unitaire.

Ce sont autant de signes de l'échec politique de l'idéologie qui a largement dominé la région : le nationalisme arabe. Celui-ci laissant la place à une coopération interarabe modeste et sans ambition hégémonique de tel ou tel pays

En bref, un nationalisme d'origine laïque ne peut, d'une manière générale, constituer un mouvement unitaire derrière lequel se regrouperaient tous les peuples arabo-musulmans. Ce mémoire s'est efforcé de rappeler quelques clés de lecture montrant que les Arabes se retrouvent avant tout derrière un certain héritage culturel et religieux qui transcende une quelconque idéologie nationaliste.

Alors, pour mieux comprendre les dessous du nationalisme arabe, peut-être nous faut-il comprendre avant de juger le monde arabe et percevoir un sens homérique qui le sépare des pays occidentaux. Partant, il nous faut percevoir que toute forme de nationalisme ne vaut que par l'exaltation des valeurs arabes qui, pour la plupart, sont celles de l'Islam.

Au-delà de l'expérience prometteuse d'une cohérence interarabe souple, sans hégémonie nette des années 1970 – 1980, le monde arabe se retrouve donc à l'orée d'une ère postpanarabiste et post islamiste. Tous les bons connaisseurs ayant diagnostiqué le deuil raisonnable de toute espèce de leadership panarabe, c'est de cohésion modeste, souple, efficace dont ils parlent désormais en évoquant l'Orient arabe.



ANNEXE 1**Tentatives d'unifications précoces dans le monde arabe**

- 850: Expansion maximale de l'arabo-islamique des Pyrénées aux Indes. Le Maroc et l'Espagne sont arabisés et cesseront rapidement de faire partie d'un ensemble cohérent. Perse et Afghanistan ne seront jamais totalement arabisés. Plusieurs tentatives ont été faites par des chefs musulmans (non arabes) pour ressouder les territoires arabophones notamment.
- 1187 : Saladin le Grand (Kurde), chef des Ayyoubides, unifie l'Egypte et la Syrie.
- 1250 : Boubars (Turc), chef des Ottomans, a un empire qui comprendra, au XVII^e Siècle, tous les pays arabophones de l'Algérie à l'Irak.

ANNEXE 2

Répertoire des mouvements arabes à vocation nationaliste

- MOYEN-ORIENT:
 - Mouvement des Nationalistes arabes
 - Liban :
 - Mouvement national arabe
 - Libyenne :
 - Commandement panarabe : direction de la Jamariya islamique chargée de l'agitation et de l'action islamique
 - Légion islamique : légion étrangère libyenne
 - Organisation de la jeunesse arabe pour la libération de la Palestine
 - Palestine :
 - Intégrés dans l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP):
 - Al Fatah – principale composante de l'OLP dirigée par Yasser ARAFAT
 - Front de Libération de la Palestine (FLP) – composante politique, mais aussi groupe politique
 - Front Populaire de Libération de la Palestine (FPLP) –composante politique composée de Palestiniens chrétiens
 - Septembre Noir – groupe d'action terroriste directement issu de l'OLP – Jihaz Al Rasd
 - Hors OLP :
 - Saïka – Organisation armée palestinienne contrôlée directement par la Syrie
 - Al Fatah commandement révolutionnaire – nom officiel du groupe « Abou Nidal », groupe palestinien le plus dangereux en dehors du Moyen Orient.

Mouvements islamiques :

- Congrès du peuple arabe (1986)
- Unité pour le mouvement de libération islamique (1980-1985)
- Espoir islamique (1982-1985)
- Organisation de libération de l'Islam (1986)
- Front de résistance islamique (1986)

Source de renseignements :

Philippe MADELIN – « La galaxie terroriste » - Edition PLON - 1986

ANNEXE 3

Principes fondamentaux de l'Islam

LE CORAN

Le texte n'a pas été écrit du vivant de Mahomet. Différentes versions furent établies après la mort du prophète et entraînèrent même des divisions entre musulmans. En conséquence, le calife Othman décida de réunir une commission présidée par un des " secrétaires " du prophète, Zaid b. Thabit, qui avait noté de son vivant nombre de sourates. Une version officielle fut alors établie et largement diffusée.

Le texte coranique ainsi fixé se divise en cent quatorze sourates, au nombre de versets très variables (de trois à deux cent quatre-vingt-huit).

Le texte coranique fait l'objet de commentaires spéciaux (tafsir) dont la fonction essentielle est de déterminer, entre deux versets contradictoires, celui qui l'emporte. C'est la science de " l'abrogeant et de l'abrogé ". Ainsi se trouve assurée la base de l'interprétation juridique et dogmatique.

LA SUNNA

Sunna signifie " **manière d'agir** ". Ce texte vise à compléter le Coran et à servir de guide, notamment dans le domaine de la vie quotidienne, à tous les musulmans. C'est la seconde source de la loi. Il est composé de " Hadiths ", ensemble de traditions orales établies au court des ans. Le hadith avait acquis une telle notoriété que des théologiens n'hésitèrent pas à en rédiger de nouvelles pour donner du poids aux interprétations qu'ils faisaient du Coran. D'autres en écrivirent pour défendre telle secte ou telle tendance politique. Aussi la science moderne occidentale a-t-elle tendance à considérer que nombre de hadiths admis comme authentiques par les musulmans ne sont que le reflet de l'opinion d'une communauté à une époque donnée.

LA CHARIA

La charia ou **loi islamique** est constituée du **Coran et** de la **Sunna**. Ces textes, très précis dans leurs prescriptions, ont été rédigés à l'époque dite classique et sont, de ce fait souvent décalés par rapport à l'époque contemporaine.

ANNEXE 4

Sources bibliographiques

1970

La pensée politique arabe contemporaine; A. ABDELMALEK, Paris, Le Seuil, 1970

1972

Marxisme et monde musulman; ROBINSON, SEUIL, 1972

1981

- **La nation islamique,** Georges de BOUTEILLER, Revue de la Défense Nationale, n° de février 1981
- **La révolte fondamentaliste,** Revue de la Défense Nationale, n° de décembre 1981

1983

Le nationalisme arabe et le nationalisme juif; Catherine SIMON et Kaminsky KRUK, PUF, 1983

1984

Le monde musulman, défi à la géopolitique, M.ROBINSON, Revue de Géopolitique, n° 7, 1984

1986

La galaxie terroriste; Philippe MADELIN, Editions PLON, 1986

1987

Islam et modernité; Abdallâh LAROUÏ, Paris, La Découverte, 1987

1989

La question d'Orient : l'état-nation introuvable; Commentaire, n°48

1992

- **Echec de l'Islam politique;** Olivier Roy, Paris, Le Seuil, 1992
- **Le monde arabe sous le choc de la fragmentation ;** le monde diplomatique, n°465, décembre 1992

1993

Le nationalisme arabe; Olivier CARRE, Petite bibliothèque Payot, 1993

1997

- **Pensée arabe et démocratie,** Revue Etudes, n° de février 1997
- **Méditerranée : islamisme, menace pour les musulmans ;** Mustapha Benchenane, Revue de la Défense Nationale, n° d'octobre 1997

- **L'Évangile face au désordre mondial**; Michel SCHOOPYANS, éditions FAYARD 1997

1998

Présence d'un islamisme de pouvoir; Dominique Chevalier, Revue de la Défense Nationale, n° de février 1998

1999

- **La question de la Palestine**, Tome premier 1799-1922, l'invention de la Terre Sainte; de Henry LAURENS, éditions FAYARD 1999
- **Le siècle de l'Islam**; Marc Bonnefous, Revue de la Défense Nationale, n° d'Octobre 1999